

GILB

LE SOMMEIL DU JUSTE

LES ENQUÊTES DE JEAN-JACQUES JORDIN

ROMAN



Gilb

Le sommeil du juste

Les enquêtes de Jean-Jacques Jordin

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8948-7

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

I – RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN : UN MORT À LA PÉTARDELLE	11
Une ferme abandonnée	13
L'accès qu'on n'avait pas vu	55
Les doutes de Susanne McGinnies	85
II – LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : LUC-SUR-MER	101
Luc-sur-Mer, mercredi 10 mai 2006.....	103
Luc-sur-Mer, jeudi 11 mai 2006.....	123
III – RECIT DE JEAN-JACQUES JORDIN : À LA RECHERCHE DE X.....	137
Lucien	139
Premières traces de X	169
Solange	199
À Paris : Sylvane et la SOFALC	227

IV – LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : TROMBLAIN.....	269
Tromblain, vendredi 25 et samedi 26 août, 2006	271
V – RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN : ÇA SE PRÉCISE	297
Les confidences d’Agathe.....	299
VI – LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : LA PÉTARDELLE 1.....	333
Mercredi 15 et jeudi 16 novembre 2006	335
VII – RÉCIT DE JEAN-JACQUES JORDIN : QUID DU MORT ?	347
L’intuition fulgurante de Saria.....	349
VIII – LETTRE-RÉCIT DE CLAUDE FOIRANT : LA PÉTARDELLE 2.....	359
Vendredi 17, samedi 18 et dimanche 19 novembre 2006	361
Épilogue : Conversation sur le cours Mirabeau : Le manuscrit de Claude Foirant.....	393

Le 10 mars 1991

Sylve, ma Sylve,

Ne t'étonne pas, ma Sylve (ô, si tu savais comme j'aime prononcer et écrire ce nom : Sylve, ma Sylve), ne t'étonne surtout pas de recevoir aujourd'hui cette lettre, après bientôt deux années de silence, deux années de ce qui fut pour moi un silence douloureux et évidemment contraint. Il ne se passe pas un jour sans que ce qu'il y a de plus vivant en moi ne revienne un long moment vers toi, vers notre amour, vers cet amour dont je n'arrive toujours pas à parler au passé. Il fait toujours partie de moi, de ma chair, il pénètre mes rêves, mes déambulations mentales, mes projets. Un jour, je m'arrête aux deux seules cartes postales reçues de toi et qui sont restées, depuis, toujours là sur mon bureau. Tu dois t'en souvenir, Sylve, de ces cartes. Tu me les as adressées à l'école, alors que tu étais dans les Alpes en classe de neige avec une trentaine d'élèves. C'était peu de temps avant les moments intenses de notre amour. Nous savions déjà qu'il y aurait bientôt quelque chose, nous savions qu'il était impossible qu'il n'y ait rien entre nous, impossible, inenvisageable. Et nous jouissions

de cette attente que tu disais être plus délicieuse encore que l'avènement de son objet. Un autre jour, j'éprouve le besoin de revenir sur ces paroles toujours disponibles dans la zone cérébrale des souffrances, ces paroles à la fois terribles et tendres qui furent les tiennes à la gare Saint-Charles, quand tu m'abandonnas pour voler le retrouver. Je te revois parfaitement, tu sais. Tu portais ton ensemble en velours rouille et l'étole rouge que je t'avais offerte à la précédente Toussaint. J'étais resté sur le quai et, perchée que tu étais sur les hautes marches du wagon, tu me dominais de soixante bons centimètres. Sans doute était-ce pour cela que tu te sentais si sûre de toi et de ton fait, et que tu parlais d'un ton si maternel. Un autre jour encore, je relis cette lettre épouvantable (deux mois ? Trois mois après nos adieux ?), cette lettre reçue de Paris dans laquelle tu voulais établir une relation cordiale entre nous et me faisais pour cela part de ton bonheur. Tu y croyais, hein, à ce bonheur ? Tu y croyais assez pour pouvoir négliger et même piétiner sans remords ce qui avait été notre bonheur, un bonheur que tu n'as jamais contesté, un bonheur dont tu dis, et redis encore dans cette lettre affreuse, qu'il restera ce que la trentaine t'a apporté de plus beau et de plus inattendu. Un autre jour enfin, j'essaye sans y parvenir de retrouver l'exultation qui fut la mienne lorsqu'on m'apprit que votre liaison n'avait finalement pas duré bien longtemps (je te l'avais dit : bien que brassant beaucoup d'argent et portant beau, il n'était pas fait pour tes déchirures, ta sensibilité et tes aspirations. Oh, que ne m'as-tu cru alors ! On serait certainement heureux, ensemble, à Marseille, peut-être, ou même ailleurs, pourquoi pas ?) Pas un jour depuis deux ans sans que d'une

façon ou d'une autre, je passe de longs moments dans l'ambiance hier encore douloureusement ambivalente mais aujourd'hui déterminée et confiante de notre amour.

Depuis deux ans !

Mais pourquoi cette lettre aujourd'hui ?

Et bien parce que tout redevient possible, ma Sylve, tout. Et tout doit recommencer. Ma confiance redevient absolue. Pourquoi ?

Ma vie a changé du tout au tout, j'ai terriblement changé aussi, tu ne peux imaginer à quel point. Ma peau reste la même, certes, mon corps, ce corps que tu disais d'adolescent. Mes traits. Mais si la peau est la même, le corps, les traits, l'homme a profondément changé. Et ces changements constituent une nouvelle donne. Plus rien ne peut être désormais comme avant. Nous pouvons prendre un nouveau départ, dans un nouveau cadre de vie. Nous avons toutes les cartes en main. Je suis convaincu que cette erreur qui t'a un moment poussée vers lui, non seulement n'a pas détruit notre lien, mais, bien au contraire, et si tu le veux, peut consolider ce lien, nous ramener l'un à l'autre de façon durable et peut-être définitive (je dis « peut-être » parce que je sais que tu as horreur du mot définitif !).

Un avenir me semble désormais possible et même, j'ose le dire, nécessaire.

Il faut à tout prix que je t'informe de tous les changements dans ma vie qui sont survenus ces deux dernières années et qu'on en parle tous les deux. Mais je veux que ce soit en tête-à-tête, calmement, sans que tu regardes, inquiète, vers la porte.

Sans hâte. Disponible.

Dans la tendresse retrouvée, et peut-être même le désir, qui sait.

Alors, peut-être, seras-tu prête pour ce nouveau départ.

Appelle-moi vite à mon nouveau numéro de téléphone, au XXXXXXXXXXXX.

Je t'aime, tu sais, oh, que je t'aime !

EXTRAIT

I
Récit de Jean-Jacques Jordin :
Un mort à la Pétardelle

EXTRAIT

Une ferme abandonnée

Mardi 13 février 2007

Il faut d'abord que je le dise à ceux qui m'ont connu : je ne suis plus un débutant.

L'affaire que je m'apprête à porter à votre connaissance critique est très précisément la trente-huitième qui m'a été confiée depuis la création de mon C.E.P. (Cabinet d'Enquêtes Privées) à Aix-en-Provence. Son code est, dans mon ordinateur et mes dossiers, McG.OO38.2007. Et je ne compte pas les affaires dont on est venu simplement m'entretenir en consultation sans que l'échange ait conduit à décider d'une intervention ou d'une recherche utile de ma part, donc à l'ouverture d'un dossier. Autant que je vous le dise aussi : sans que je puisse prétendre rouler sur l'or, le C.E.P. est devenu une affaire financièrement saine. J'ai désormais deux collaborateurs auxquels je vire régulièrement un salaire décent.

Saria est ma secrétaire. Elle nous est arrivée directement d'Ukraine, un beau pays à ce qu'on dit, toute d'orange vêtue. Je l'ai recrutée au moment le

plus opportun pour elle, il y a cinq mois environ, après l'été, à la reprise des activités. Mon ami Zé, toujours sensible à la détresse des femmes, et surtout des belles femmes, et plus exactement des belles femmes en état de réceptivité sexuelle, et elles sont nombreuses à l'être à son contact et même à sa vue, mon ami Zé, donc, essayait de la retenir ferme alors qu'elle était sur le point de glisser et sombrer dans la prostitution la plus dégradante. Il l'avait rencontrée à l'occasion d'une enquête dérisoire sur les nouvelles cohortes de putes arrivées à Marseille, enquête dont il avait réussi à tirer un article sans réelle surprise pour *La Provence*. Elle lui avait tapé dans l'œil. Malgré les risques évidents de représailles et peut-être encore de maladies, il l'avait aussi sec tirée dans son lit et il m'avait parlé dès le lendemain de cette union charnelle sur un volcan. Malgré les risques également, cette fois de pures représailles, j'ai proposé d'essayer d'exploiter une bien ancienne formation aux activités de bureau suivie par Saria dans son pays, avant la révolution orange dont on nous a un temps rabattu les oreilles pour déverser dans nos crânes des tonnes d'idées fausses et néanmoins politiquement utiles (la démocratie en marche à l'Est etc. etc.). Elle s'y est mise sans tarder, ma foi, avec sérieux et application, sinon toujours avec entrain. Elle rêvait quand même d'autre chose en suivant le bel impresario français qui l'avait draguée dans un bistrot de Kiev en lui promettant une carrière provisoirement française mais toujours enrichissante de chanteuse rock. Car Saria croit disposer d'un certain talent pour la chansonnette rythmée. Aujourd'hui, elle ne quitte jamais Aix et, sans réellement se cacher, elle a réussi à s'extraire du

monde interlope dans lequel elle s'abîmait. Elle se trimballe avec une grammaire française. Elle a un peu oublié ses rêves et elle est en mesure de mettre en route son Mac G5 toute seule, d'ouvrir Mail, Word et Excel, et de sortir quatre ou cinq lettres par demi-journée après de nombreuses consultations du *Petit Larousse Illustré et compact* acheté pour ses seuls besoins. Elle sait envoyer des mails, mais il me faut encore vérifier de temps à autre la rectitude de la procédure suivie lorsqu'elle doit attacher des documents ou des photos. Elle répond surtout au téléphone, ce qu'elle fait avec plaisir et même bonne humeur. Elle a réussi à sympathiser avec Christine, ma régulière, avec laquelle elle tient de longues conversations sur la vie aixoise qui doivent agacer son avocat de patron. Je paye Saria convenablement, sans plus, mais suffisamment pour qu'elle puisse se nourrir, s'habiller, payer le loyer d'un triste deux-pièces avec vue sur l'autoroute, s'offrir une ou deux séances de cinéma par mois et envisager de faire venir en France sa pauvre maman restée au pays à se désoler du cours des choses. Contrairement à ce que je vous ai laissé le temps d'imaginer, elle est brune et semble l'être depuis 24 ans, ses yeux sont sombres, et jamais nous n'avons fait ensemble la bête à deux dos. Il est évidemment arrivé qu'elle fasse venir de terribles urgences dans les parties les plus sensibles de mon corps – et Dieu sait si elles sont sensibles. Elle sait faire, la greluce ! Et elle a tout ce qu'il faut pour ça, et elle ne le cache guère. La position de ses genoux et jambes est bien souvent aux marges de l'indécence. Elle prétend que c'est parce qu'elle est en confiance, affirmation qu'on ne peut évidemment

réfuter. Mais j'ai su résister et j'ai même appris à maîtriser les urgences les plus intempestives.

Question d'entretien de l'autorité. Tout simplement.

Ahmed, lui, est mon collaborateur-enquêteur. Étudiant en droit, il avait demandé à faire un stage rémunéré chez mon paternel, chez Jordin père donc, qui tient le plus gros cabinet marseillais d'enquêtes privées. Il y était resté près d'un an, accroché aux basques des enquêteurs chevronnés et même de Monique, la secrétaire la plus chic du cabinet Jordin père, celle qui est supposée répondre au téléphone et qui est en charge de la codification et de la mise en fiche des affaires traitées et payées. En un an, on finit par apprendre des choses et en particulier à faire entrer dans sa masse cérébrale les bases d'un métier comme le mien.

Lorsque j'ai évoqué devant mon père l'idée d'un recrutement imminent pour mon propre C.E.P. aixois (c'était à la fin de l'année 2005), il n'a pas hésité une seule seconde. Il s'est même montré catégorique :

« C'est Ahmed, mon fils, et personne d'autre, qu'il te faut. C'est un Arabe, me dit-il sur le ton de la connivence douteuse, comme son prénom l'indique sans ambiguïté ; c'est vrai, c'est un authentique Arabe et ça, il ne pourra jamais le cacher. Mais c'est un drôle d'Arabe : il se gave de sandwiches au jambon cru, il les arrose le soir d'un verre de bon vin rouge, il évite les ablutions rituelles et ne manque pas de faire montre d'un esprit futé sinon retors. Très français, en somme. C'est toujours mon père qui parle, évidemment. C'est vraiment un mec comme ça ! Bien que d'origine, et contrairement hélas à nombre de

jeunes de souche, il parle un français, sinon élégant, au moins compréhensible. Assez souvent correct. Au point qu'on puisse envisager de faire une qualité de son handicap a priori (c'est toujours mon père qui parle, j'insiste ; je n'ai jamais pu le faire renoncer à ce racisme primaire qu'on dit « très marseillais »). Qui, n'est-ce pas, tombant sur un Arabe, et n'ayant pas été prévenu, pourrait supposer que cet Arabe est en train de faire une enquête dans son sillage, qui ? Un gangster, à la rigueur ? Mais nous n'en avons pas beaucoup comme clients et comme cibles. Le recruter ne serait donc même pas, mon fils, de la discrimination positive. Simplement tenir compte des atouts des uns et des autres. Ahmed n'en manque pas. Et si tu ne l'embauches pas, mon fils, Ahmed risque de finir comme ambassadeur du tri. Il aura fait une année de stage pour rien et nous aurons investi dans ce stage pour des nèfles. »

Ah, ambassadeur du tri ! Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais cette façon d'appeler les jeunes qui gagnent quelques sous en vous aidant à jeter vos ordures me fait, moi, terriblement rigoler. Je pense à tous ceux qu'on devrait employer et rémunérer pour de nombreuses nobles causes pour en faire des ambassadeurs. Pensez : des ambassadeurs du respect d'autrui qu'on enverrait auprès des mecs qui tabassent femmes, marmots, chien et, d'une façon générale, plus petits qu'eux ; des ambassadeurs de l'humour qu'on enverrait auprès des manches à balais qui en deux mots arrivent à faire taire toute parole un peu joyeuse ; des ambassadeurs de la mesure qu'on déléguerait auprès des frimeurs en tout genre, depuis ceux qui ne peuvent aller acheter leurs tiges qu'en énorme 4x4 jusqu'à ceux qui ne peuvent aller

chercher leur baguette qu’habillés en Boss ou en Armani. Il en faudrait dans tous les plis et replis de la vie sociale, des ambassadeurs. Et voici les plus indispensables : des ambassadeurs de la propreté. On les lâcherait sur les crades puants. Excusez-moi, je me laisse aller. Trêve de digression.

J’ai été sensible aux arguments de mon paternel, au point de faire d’Ahmed mon premier collaborateur. Depuis, je le charge surtout des filatures qui représentent 60 % de nos affaires, des affaires généralement alimentaires qui n’élèvent guère le raisonnement métaphysique mais qui permettent de le rémunérer et de rémunérer Saria. Il s’en tire habituellement fort bien. Au point de vouloir déjà passer à des affaires plus coriaces, c’est-à-dire à des affaires dont je prétends ne laisser la prérogative qu’à ma pomme. On attend. Je réponds régulièrement : « on verra », ce qui n’est pas un engagement décoiffant. Je lui ai strictement interdit, dès qu’elle fut entrée à notre service, de draguer Saria — sauf, bien sûr, à l’épouser incontinent, interdit qui semble le chagriner (lui aussi doit ressentir des urgences lorsqu’elle le regarde par-dessus ses lunettes roses en se grattant au-dessus du genou), mais interdit qu’il prétend parfaitement comprendre. Pas d’affaire de cul dans une si petite entreprise, hein ? avec des gens qui sont toujours les uns sur les autres, façon de parler, évidemment. C’est ce qu’il dit lui-même. Cette justification de son obéissance me satisfait parfaitement. Tant qu’il y croit, nous serons tranquilles, ensemble, au C.E.P.

Nous étions justement, cet après-midi-là, Ahmed et moi, en discussion terminale sur la filature d’un inspecteur des impôts qui s’était bel et bien avéré

bisexuel. C'est sa femme, chef d'entreprise, qui tenait à connaître la vraie vérité sur les mœurs qu'elle pressentait interlopes de son conjoint. Ahmed venait de la mener à son objectif après dix jours pleins de travail et d'intelligence.

Saria s'insinua dans le bureau des opérationnels, c'est-à-dire des deux mecs, poussant avec le genou gauche la porte à deux battants faisant séparation. Elle venait d'imprimer un mail reçu d'une certaine Susanne McGinnies, une Canadienne à en croire le CA terminant son adresse mail. Je lus le message. « Monsieur Jordin. À quelle heure française pourrais-je vous appeler dès demain, 13 février ? Répondez par retour. Je serai exacte même si je dois mettre le réveil à une heure impossible. »

Ce mail avait de quoi nous surprendre. C'était bien la première fois qu'un potentiel client, et a fortiori une potentielle cliente, encombrée d'un nom à consonance sympathiquement quoique définitivement écossaise, cherchait à me joindre de si loin. J'ignorais que ma (bonne) réputation avait franchi l'Atlantique nord et touché la Belle Province. Un moment, je me surpris à craindre une confusion entre Jordin père et Jordin fils. C'est arrivé quelquefois, et systématiquement, je dois le reconnaître, ce fut à mon désavantage. C'est mon paternel qu'on désirait. Pas son rejeton, tout brillant, compétent et bien bâti qu'il soit.

« Dites-lui d'appeler à huit heures et demie, heure française. Ici, au cabinet. Et ajoutez qu'elle reste entièrement libre... »

– (Ahmed) Vous êtes vache, patron.

– (moi) Et pourquoi donc ?

– Elle va devoir se lever très tôt... Il y a quand même entre six et huit heures, je crois, de décalage horaire...

– Elle n'en aura que plus envie de ne pas s'être levée pour rien et de nous faire travailler pour un prix raisonnable !

– Je ne peux qu'admirer votre psychologie, même si elle me paraît quelque peu risquée.

– Moi aussi, Ahmed, moi aussi. Et le pire, c'est qu'elle marche ! Je te donnerai des références scientifiques, expérimentales à tout le moins.

– Que vous aurez trouvées, je sais, dans ce *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens* que vous lisiez la semaine dernière. C'est peut-être votre livre de chevet mais ce n'est certainement pas le mien.

– Tu y viendras sans doute, Ahmed, tu y viendras. »

Mercredi 14 février 2007

Le téléphone sonna à huit heures 35, exactement. J'étais encore seul au cabinet, ce qui témoignait d'un premier pas de Saria vers l'abus, ses horaires de travail impliquant sa présence dès 8 heures 30. Quant à Ahmed, nous n'avions jamais parlé d'horaires. L'essentiel était que je puisse le joindre quand il n'était pas là (je l'avais pour cela équipé d'un téléphone portable professionnel) et qu'il fasse le travail qui lui était imparti.

« Monsieur Jordin ? (une voix, comme on dit : vieille France, mais ferme et décidée.)

– Jean-Jacques Jordin lui-même.